

Défense et illustration de la féminité dans *Le deuxième sexe* de Simone de Beauvoir

Conf. dr. Carmen Andrei

“Dunărea de Jos” University of Galati

Résumé: Compagne du philosophe best-seller, J.-P. Sartre, Simone de Beauvoir s'avère l'un des beaux exemples de femmes-écrivains dont l'œuvre provoque de forts retentissements. Son essai de 1949, *Le deuxième sexe* a provoqué de vifs débats pro et contra non seulement relatifs aux thèses exposées mais aussi à la personne Beauvoir, pour s'être refusé le mariage et la maternité. Le mouvement féministe s'est approprié ce livre comme son texte-manifeste, même si le livre ne finit pas par un appel à la lutte pour changer les mentalités. L'essai aborde témérairement des sujets tabous : la liberté sexuelle, l'accouchement, l'avortement, la condition de la femme-objet, etc. ce qui attire sur son auteure tous les anathèmes. Soixante ans après, l'essai de Beauvoir reste original et unique pour avoir réussi à réécrire une histoire exhaustive de la femme à travers les temps, tout en remettant en question les stéréotypes et les affirmations péremptives longuement colportées par les penseurs et les anthropologues. Sa tentative de mettre à mal tous des préjugés et d'explorer « les chemins de la liberté de la femme » est au moins révolutionnaire, et le retentissement du livre montre que son auteure pèse profondément sur nos idées et nos comportements, notamment pour le fait d'avoir contribué à l'émergence d'une conscience féminine capable de surmonter la fatalité de sa condition, ce qui est, somme toute, le sens même de l'existentialisme.

Mots-clés : essai, féminisme, existentialisme, stéréotype, autre, mentalité

Le début du XX^e siècle ne cesse pas d'offrir au monde des génies littéraires sinon des personnalités remarquables, puisque originales. Simone de Beauvoir est un bel exemple de femme-écrivain dont l'œuvre provoque des échos retentissants à l'époque et influence même soixante ans après. Plusieurs aspects biographiques conduisent Simone de Beauvoir à devenir un écrivain de race dans les lettres françaises : l'aînée d'une famille catholique aisée s'oppose très tôt et de vive voix au moralisme bourgeois étroit et au quotidien morose qui destinait les jeunes filles uniquement au mariage et à la maternité ; elle poursuit des études brillantes et devient à vingt et un ans la plus jeune agrégée en philosophie de France [1]. En compagnie de Jean-Paul Sartre pendant plus de cinquante ans dans une entente intellectuelle fondée sur un anticonformisme volontiers agressif et un amour singulier qui leur autorisait des liaisons contingentes [2] avec d'autres, on l'a étiquetée de « Notre-Dame de Sartre » de façon simplement réductrice. En 1981, dans *La Cérémonie des adieux*, elle lui apportera un dernier hommage.

En 1943, Simone de Beauvoir publie un livre d'analyse personnelle profonde, subjective et rigoureuse, *L'Invitée*, où, sur le canevas d'une histoire amoureuse triangulaire, elle se penchait sur les contradictions entre les consciences, de l'existence de l'Autrui « comme un irréductible scandale », de l'indépendance affective et spirituelle. On y voyait naître l'avocate fervente de l'existentialisme qui poursuit de façon programmatique la réflexion sur les problèmes de l'absurde dans des essais tels que *Pyrrhus et Cinéas* (1944), *L'Existentialisme et la sagesse des nations*, *Pour une morale de l'ambiguïté* (1947).

L'essai de 1949, *Le deuxième sexe*, provoque de vifs débats pro et contra non seulement relatifs aux thèses exposées mais aussi à la personne Simone de Beauvoir, femme qui s'est refusé le mariage et la maternité [3]. Un élément paratextuel aguiche l'intérêt du public : « La femme, cette inconnue » annonce la bande du livre [4]. L'auteure le dédie à Jacques Bost, « le petit Bost » qui fut l'un de ses amours collatéraux.

La tâche que l'écrivaine se donne, de définir la femme (ce fascinant « continent noir » selon l'expression de Freud) et la féminité dans leur altérité et non pas l'inverse, est courageuse puisque exhaustive (les deux volumes comptent plus de mille pages) [5]. De la colère froide de la part des hommes (intellectuels, littéraires, philosophes) qui s'y voient « maltraités » par cet ouvrage exhibitionniste, voire pornographique, à l'adhésion franche et totale de la part des femmes qui s'y voient enfin « vengées », à droite et à gauche, les

réactions du public frôlent les extrêmes (audace, défi, réprobation, hostilité, indignation) et assurent à son auteure une célébrité controversée :

Preuve de l'impact de ses thèses, le livre déclencha un véritable raz-de-marée de grossièreté, de bassesse et de mauvaise foi. Un nombre stupéfiant d'écrivains ne craignirent pas d'exprimer leur horreur névrotique devant le fait qu'une femme osât remettre en question toutes les idées reçues et surtout parler du corps sans fausse pudeur, en un style simple et précis [6].

Le prix à payer fut un grand scandale qui aide à vendre les vingt-deux mille exemplaires du premier tome dans une semaine. Le Saint-Office de Rome le met à l'index sur-le-champ. Les Françaises se l'arrachent, mais elles n'ont guère une réaction conscience de l'importance de la question féminine, tandis que les Américaines qui avaient déjà ébauché un féminisme embryonnaire, l'accueillent triomphalement : on osait enfin parler de la ségrégation sexuelle, du sexisme d'un univers phallogratie, d'égale importance que l'oppression raciale. On vend deux millions d'exemplaires en traduction anglaise et au Japon c'est le best-seller toute une année. Grâce à la traduction dans beaucoup de langues (y compris l'arabe, l'hébreu, le serbo-croate ou le tamil) [7], Beauvoir devient bientôt l'écrivaine féministe la plus lue au monde.

Même si le livre ne finit pas par un appel ouvert ou masqué à la lutte pour changer les mentalités, le mouvement féministe se l'est approprié et le revendique depuis comme un texte-manifeste [8]. Il convient de rappeler que ce livre n'est ni une revendication militante ni un désir de revanche. Il tient simplement une place essentielle dans la longue protestation des femmes contre la domination masculine occidentale au nom de principes religieux et juridiques qui exploitent les différences biologiques entre les mâles et les femmes. Ce ne sont pas non plus des comptes à régler puisqu'elle était confiante dans l'avènement du socialisme qui apporterait d'emblée l'égalité entre les sexes [9]. Par ailleurs, elle a franchement donné les raisons de son choix dans le deuxième volet autobiographique, *La force de l'âge* (1960) où elle fait globalement la somme de toutes ses expériences entre 1929 et 1944 :

Une première question se posait : qu'est-ce que ça avait signifié pour moi d'être une femme ? J'ai d'abord cru pouvoir m'en débarrasser vite. Je n'avais jamais eu de sentiment d'infériorité. Ma féminité ne m'avait gênée en rien. Personne ne m'avait jamais dit : « Vous pensez comme ça parce que vous êtes une femme. »

— Pour moi, dis-je à Sartre, ça n'a pour ainsi dire pas compté.

— Tout de même, vous n'avez pas été élevée de la même façon qu'un garçon. Il faudrait y regarder de plus près.

Je regardai et j'eus une révélation : ce monde était un monde masculin. Mon enfance avait été nourrie de mythes forgés par les hommes et je n'y avais pas du tout réagi de la même manière que si j'avais été un garçon. Je fus si intéressée que j'abandonnai l'idée d'une confession personnelle pour m'occuper de la question féminine dans sa généralité [10].

L'épigraphie célèbre tirée de Pythagore – « Il y a un principe bon qui a créé l'ordre, la lumière et l'homme ; et un principe mauvais qui a créé le chaos, les ténèbres et la femme », doublée par une remarque de Poulain de la Barre, penseur du XII^e siècle – « Tout ce qui a été écrit par les hommes sur les femmes doit être suspect car ils sont à la fois juge et partie » incendiait et orientait d'emblée la démarche critique du 1^{er} tome. Dans l'*Introduction*, Beauvoir se donne elle-même des arguments qui légitiment son entreprise :

Un homme n'aurait pas l'idée d'écrire un livre sur la situation singulière qu'occupent dans l'humanité les mâles. Qu'il soit homme, cela va de soi. Il est entendu que le fait d'être un homme n'est pas une singularité. Un homme est dans son droit en étant homme, c'est la femme qui est dans son tort. [...] La femme apparaît comme le négatif si bien que toute détermination lui est imputée comme limitation sans réciprocité. (I, p. 16)

Dès les premières lignes, elle attaque « à la hussarde » en employant pêle-mêle des termes tels que « femelle », « ovaires » ou l'Autre, « l'éternel féminin » pour énoncer la thèse principale

à développer, argumenter et réfuter tour à tour, de mille façons différentes, tout le long du livre :

Elle [la femme] se détermine et se différencie par rapport à l'homme et non celui-ci par rapport à elle ; elle est l'inessentiel par rapport à l'essentiel. Il est le Sujet, il est l'Absolu : elle est l'Autre. (I, p. 17)

La contestation de la « souveraineté mâle » (I, p. 19) imposée par la dépendance économique (I, p. 23) se donne comme but le changement de mentalité : si l'homme voit l'Autre dans la femme, il y aura de « profondes complicités » enrichissantes (I, p. 24). Ses premiers arguments s'étaient sur d'autres parallèles des rapports inégaux qui ont viré dans des stéréotypes socioculturels aggravants : la nature vs la culture, les capitalistes vs les ouvriers, les Blancs vs les Noirs, les colons vs les indigènes (I, p. 17-24). Vassale, esclave, inférieure, la chose (en minuscule), la parasite, tout fait de la femme un être lourdement handicapé (I, p. 23). Les hommes sont mal placés pour analyser impartialement la complexité du phénomène d'un *mitsein* originel puisqu'ils sont « juge et partie » (I, p. 31)

Nous proposons une approche linéaire exigée par la structure même du livre afin de montrer l'évolution d'une pensée encyclopédique, philosophique qui use de toute référence culturelle, anthropologique [11], biologique, etc. pour démolir un mythe mensonger. C'est pourquoi elle entame une démonstration rigoureuse dans le premier tome intitulé, *Les faits et les mythes* par un relevé de la condition féminine d'après les données biologiques et les renseignements que fournit l'Histoire à travers les mythes, les littératures, les religions. Elle remonte donc aux sources afin de broser le « destin » de la femme (titre de la 1^{re} partie du I^{er} tome) [12]. De façon méthodologique, c'est par « les données de la biologie » que Simone de Beauvoir réfléchit sur la valeur « femelle » : « Inerte, impatiente, rusée, stupide, insensible, lubrique, féroce, humiliée, l'homme projette dans la femme toutes les femelles à la fois » (I, p. 37). Gamètes, degrés de l'échelle végétale et animale, mythe platonicien, idées sartriennes sous le prisme de Hegel, données démographiques, l'écriture avance en accumulant des exemples dans la technique des boules de neige. Il apparaît avec évidence qu'

Il est difficile de donner de la notion de femelle une description généralement valable ; la définir comme porteuse d'ovules et le mâle comme porteur de spermatozoïdes est très insuffisant car le rapport de l'organisme aux gonades est extrêmement variable. (I, p. 53)

Elle disserte par la suite sur « les inconvénients qu'il y avait pour un esprit à habiter un corps femelle » (*loc. cit.*). Décrire cliniquement les humeurs de la puberté et de la souillure menstruelle subie par des jeunes filles, qui provoquent le dégoût et la honte, tandis que le destin des garçons est de jouir de leur « dignité de mâles », c'est pour approfondir ce malaise biologique qui range la femme dans une « catégorie inférieure », de sorte qu'elle est aliénée dans un rapport de subordination de l'espèce (I, p. 71 et 72).

Parler des sujets tabous tels que la liberté sexuelle, l'accouchement, l'avortement (à une époque où ce dernier est interdit et considéré comme un homicide), du stigmate d'animal de somme qu'une femme-objet acquiert puisqu'elle est exploitée dans les tâches ménagères (donc les limitations de la femme sont le résultat d'une tradition de droit et de mœurs) attire normalement sur Simone de Beauvoir toute sorte de virulences verbales. Dénoncer les mystifications fabriquées par le colportage des mythes masculins c'était d'une audace inouïe. Soutenir que le mythe de la féminité est la *fata morgana* d'un imaginaire social millénaire c'était d'autant plus courageux que les justifications historiques et scientifiques apportées étaient pertinentes.

On lui a reproché d'être une marginale aux mœurs dissolues, une cheftaine frigide à l'esprit desséché. Ses réponses sont sereines ;

On me reprocha mon indécence, écrivit-elle, on me déclara insatisfaite, glacée, priapique, nymphomane, lesbienne, cent fois avortée et même mère clandestine [...] Au nom de cette tradition polissonne qui fournit aux Français tout un arsenal de dictons et de formules qui réduit la femme à sa fonction d'objet sexuel. [...] Beaucoup d'hommes déclarèrent que je n'avais pas le droit de parler des femmes parce que je n'avais pas enfanté ! et eux ? Faudrait-il interdire aux ethnologues de parler de tribus africaines auxquelles ils n'appartiennent pas ? [13]

Ses détracteurs lui rétorquent que ces idées sont dues à l'absence du désir d'enfant qu'elle vit comme une mutilation frustrante. À ces attaques, elle répond que le but de son travail était sociologique et que toute la sociologie serait impossible s'il fallait vivre tous les états qu'on étudie. Beauvoir conclut ce premier chapitre comme suit :

Ainsi, c'est à la lumière d'un contexte ontologique, économique, social et psychologique que nous aurons à éclairer les données de la biologie. L'asservissement de la femme à l'espèce, les limites de ses capacités individuelles sont des faits d'une extrême importance ; le corps de la femme est un des éléments essentiels de la situation qu'elle occupe en ce monde. [...] la biologie ne suffit pas à fournir une réponse à la question qui nous préoccupe : pourquoi la femme est-elle Autre ? il s'agit de savoir comment en elle la nature a été reprise au cours de l'histoire ; il s'agit de savoir ce que l'humanité a fait de la femelle humaine. (I, p. 78-79)

L'approche psychanalytique de la femme ne la valorise pas non plus (chap. II – « Le point de vue psychanalytique ») : Freud et le Surmoi, le complexe d'Œdipe ou d'Electre, le complexe de castration, la théorie des actes manqués par exemple l'amène à la conclusion que les frustrations de la fille qui doit rester pudique et réservée viennent toujours de la surenchère de la virilité masculine, signe d'indépendance sexuelle. Dans l'érotisme, l'homme ne voit souvent que l'exaltation de sa virilité, sans égard pour l'individualité de la femme, pour sa jouissance [14]. Il n'y a pas, entre les sexes, de relation de réciprocité dans l'épanouissement sexuel, le terme « homme » désignant à la fois la masculinité et l'humanité dans son sens générique, la femme n'en faisant partie que secondairement et grâce au bon vouloir de l'homme. Si elle osait dépasser sa condition par l'indépendance dans une profession ou dans la vie amoureuse, l'homme, menacé dans sa suprématie, s'efforcerait de la bloquer par tous les moyens. Il ne lui resterait alors qu'un refuge passif et frustrant ou, à l'opposé, l'arme de l'agressivité qui lui sont tous deux inauthentiques, car ce sont des nécessités sociales, non des aspirations vécues (chapitre III – « Le point de vue du matérialisme historique »).

Après un long développement sur l'histoire de la condition de la femme au temps des hordes primitives (quelque cent vingt pages), parsemé de maints exemples de tous les ordres sociétaux anciens ultérieurs (dans la société romaine, dans l'idéologie chrétienne, au Moyen Âge, pendant la féodalité qui bâtissait déjà la notion d'« honnête femme », I, p. 171, pendant la Renaissance) [15], deux conclusions s'imposent à Beauvoir : « l'homme ne se pense jamais qu'en pensant l'Autre ; il saisit le monde sous le signe de la dualité ; » (I, p. 122) et « c'est à la propriété privée que le sort des femmes est lié à travers les siècles » (I, p. 138). L'Ancien Régime, la Révolution, le XIX^e siècle, n'ont rien apporté dans l'évolution des mentalités et la hiérarchie sociale des sexes [16]. La condition de la femme ouvrière française, allemande [17], anglaise, américaine, scandinave, russe, orientale, etc. et de la paysanne est largement commentée avec des données statistiques qui ont de la force testimoniale et argumentative. Cette 2^e partie du premier tome (« Histoire », I-V) finit par le constat que la femme reste une vassale, définie strictement par rapport à l'homme et ouvre la démarche vers la portée de femme rêvée dans laquelle s'accomplit sa condition concrète (I, p. 235).

Dans cent cinquante pages, la 3^e partie de ce premier tome – *Mythes* traite justement de l'imaginaire masculin littéraire (la femme comme Mère, Épouse, Idée, Muse), des aspects que la féminité prend sous la plume des philosophes (Kierkegaard) et des écrivains. Valéry est cité en passant avec des extraits, Montherlant – « ou le pain du dégoût » – montre de la mauvaise foi née d'un complexe adlérien. D. H. Lawrence – « ou l'orgueil phallique » –

témoigne d'un mythe de compensation, reflet d'une virilité hésitante. Pour Claudel, « la servante du seigneur » est la chance chrétienne de tentation ou de salut. Pour Breton – la femme est la concierge du mystère de la poésie. Dans son « romanque du vrai », Stendhal imagine la femme comme catalyseur. Chez tous les écrivains cités la femme incarne luxueusement les grands mythes collectifs, toutes les valeurs morales et leur contraire dans une figure de *chair* (I, p. 389) singulière et syncrétique (I, p. 320-321) :

[La femme] peut être médiatrice entre ce monde et l'au-delà : grâce ou pythie, étoile ou sorcière, elle ouvre la porte du surnaturel, du surréal ; elle est vouée à l'immanence ; et par sa passivité, elle dispense la paix, l'harmonie : mais si elle refuse ce rôle la voilà mante religieuse, ogresse. [...] l'Autre privilégié à travers lequel le sujet s'accomplit : une des mesures de l'homme, son équilibre, son salut, son aventure, son bonheur. (I, p. 389)

Symétriquement, dans le 2^e tome du livre, *L'expérience vécue*, Simone de Beauvoir place en exergue deux citations, la première tirée de Kirkegaard – « Quel malheur que d'être femme ! et pourtant le pire malheur quand on est femme est au fond de ne pas comprendre que c'en est un », et de J.-P. Sartre – « À moitié victimes, à moitiés complices, comme tout le monde », citations qui dirigent sa réflexion vers une approche existentialiste de l'altérité, renforcée par la réaffirmation de son dessein : l'analyse de la féminité sans *a priori* archétypal ou de quelque « immuable essence » (*Introduction*, II, p. 9). Le 2^e tome continue la guerre intellectuelle déclarée dans le 1^{er}. Religion, l'anatomie, la civilisation, les traditions, tout passe sous la loupe de l'écrivaine. Structuré en quatre parties (1^{re} – « Formation », 2^e – « Situation », 3^e – « Justifications », 4^e – « Vers la libération ») et en quatorze chapitres inégaux comme longueur et argumentation, il présente un ample développement des représentations collectives de la femme à travers ses âges physiologiques et psychologiques. Ainsi, pour la formation, les périodes envisagées partent dès l'âge tendre (l'enfance, chapitre I), passent par l'état de jeune fille (chapitre II) y compris l'initiation sexuelle (chapitre III), et abordent le cas spécial de la lesbienne (chapitre IV).

Dans la perspective de l'existentialisme, Simone de Beauvoir affirme qu'indépendamment de la sexualité et de la situation sociale privilégiée des hommes, ceux-ci et les femmes ont une « structure ontologique commune ». C'est ainsi qu'elle tente de mettre au jour ce que recouvre le fatras des représentations collectives, en exposant notamment la réalité crue de l'existence des femmes de la première enfance à la vieillesse. Elle récuse radicalement toute idée d'une « essence » ou d'une « nature » féminine. Pour elle, le sexe n'est pas tant une donnée génétique, imposant une différence des rôles, qu'une donnée sociale façonnée par notre culture. Il n'existe pas une nature des femmes qui permettrait de légitimer la domination qu'elles subissent, mais la féminité est un produit social. Le chapitre I du second tome s'ouvre justement par l'un des slogans des plus célèbres depuis qui résume une grande idée organisatrice de l'essai, à savoir qu'il n'y a pas de « nature féminine » ou d' « éternel féminin » :

On ne naît pas femme; on le devient Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femme humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin. Seule la médiation d'autrui peut constituer un individu comme un *Autre*. (II, p. 13, ***c'est nous qui soulignons***) [18]

La « formation » analyse minutieusement les premiers émois y compris sexuels de la fillette et du garçon, « la fusion charnelle [qui] crée une aliénation plus profonde que toute démission sous le regard d'autrui » (II, p. 16), le désir des jeunes garçons d'être des filles, « les révérences et les tendresses » pour les parties génitales (II, p. 19), l'usage urinaire (p. 22 et suiv.), l'importance des jeux et des jouets (II, p. 52), l'intérêt des enfants pour la procréation (II, p. 32-35), l'infériorité hiérarchique bâtie par la culture des filles qui sombrent dans la

passivité (II, p. 45), le contact avec les inconnus ou les adultes raisonnables (II, p. 60). Beauvoir y dresse un tableau complexe de la psychologie sexuelle des jeunes, le tout agrémenté de divers témoignages littéraires. Les pages consacrées à la puberté et aux premières règles, raison de la fragilité nerveuse immanente des femmes, sont le reflet de son expérience personnelle (II, p. 63-89) [19] et sont décrites d'une manière dramatique, comme un phénomène suscitant la honte et le dégoût. Elles achèvent le chapitre I, mais les considérations se poursuivent au début du chapitre II, « La jeune fille », avec plus d'insistance au sujet du défaitisme de l'adolescence envers ses activités intellectuelles et artistiques constructives (II, p. 97 et suiv.) qui peut prendre la forme d'une rêverie morbide, du narcissisme déviant (II, p. 107) ou d'un refuge dans un imaginaire fantasmagorique.

Le passage de la sexualité infantile à la maturité fait l'objet du chapitre III, « L'initiation sexuelle ». Le « *contact* » (II, p. 154) est manifestement influencé non seulement par des « destins anatomiques » différents (II, p. 149), mais aussi par des éducations et des influences pesantes des mœurs, de sorte que la défloration est ressentie par les jeunes femmes comme une espèce de viol (II, p. 162) : « La femme est imbue des représentations collectives qui donnent au rut masculins un caractère glorieux, et qui font du trouble féminin une abdication honteuse ; son expérience intime confirme cette asymétrie » (II, p. 164-165). De surcroît, elle est traumatisée par la menace de l'enfant. Lorsque l'abdication n'est pas synonyme de la « jouissance violente et sûre » (II, p. 174) et que la valeur érotique n'est que douleur, le rapport femme-homme vire dans l'une des formes du masochisme, à savoir l'acceptation féminine de la dépendance érotique (II, p. 182, cf. Freud) ou, pire, dans la frigidity.

La réflexion débouche sur celle qui choisit « les chemins condamnés » (II, p. 189), sujet du chapitre IV, « La lesbienne ». Selon Beauvoir, l'homosexualité est soit une manière de fuir sa condition de femelle, soit de l'assumer ou « une tentative parmi d'autres pour concilier son autonomie à la passivité de la chair » (II, p. 193), donc une solution pour un existant traité d'objet qui se veut sujet ou objet choisi, désiré (« s'approprier les trésors de [sa] féminité », p. 205), dans une attitude de protestation contre son traitement prédéterminé en femelle et d'affirmation de sa libre transcendance. Aucune perversion délibérée, aucune malédiction fatale, mais une « attitude choisie en situation » qui entraîne « comédies, déséquilibre, échec, mensonge » ou, au contraire, « expériences fécondes », « selon qu'elle sera vécue dans la mauvaise foi, la paresse et l'inauthenticité ou dans la lucidité, la générosité et la liberté » (II, p. 215). Dans cette perspective, on comprend pourquoi le corollaire suivant a provoqué des réactions virulentes :

Dans tout amour – amour sexuel ou amour maternel – il y a à la fois avarice et générosité, désir de posséder l'autre et de tout lui donner ; mais c'est dans la mesure où toutes deux sont narcissistes, caressant dans l'enfant, dans l'amante, leur prolongement ou leur reflet, que la mère et la lesbienne se rencontrent singulièrement. (II, p. 207) [20]

Le chapitre V, « La femme mariée » est l'un des plus élaborés et controversés. Beauvoir s'attaque au grief traditionnel du mariage, « élection » toujours imposée aux femmes qui, les statistiques belges en témoignent et les exemples littéraires en sont nombreux (Balzac est de nouveau cité comme contre-exemple, II, p. 237), est le plus souvent une source d'aliénation : malgré les préparatifs (fiançailles, voyage et nuit de noces, II, p. 248, 280, 289), les mariées subissent « la souillure du devoir » (II, p. 249). Le « besoin du nid » (II, p. 260) les fait développer des fantasmes (les psychanalystes renforcent les propos de Beauvoir), l'obsession du blanc et de la propreté ou « la poésie des confitures » et des gâteaux (II, p. 270). Le « drame du mariage se résume comme suit : « ce n'est pas qu'il n'assure pas à la femme le bonheur qu'il lui promet – il n'y a pas d'assurance sur le bonheur – c'est qu'il la mutile – il la voue à la répétition et à la routine » (II, p. 319)

Le chapitre VI, « La mère » s'ouvre sur une brève analyse de la contraception, suivie de quelques quinzaine pages sur l'avortement [21], vu par les lois françaises comme « un crime de classe » (II, p. 330) donnant en somme la priorité au refus de maternité, vue comme une mutilation par le fœtus-parasite (II, p. 345) [22] ou diminution du moi chez les femmes coquettes (II, p. 355) : « La maternité est l'accomplissement intégral du destin physiologique de la femme ; c'est sa vocation "naturelle", parce que tout son organisme est orienté vers la continuation de l'espèce » [23]. Beauvoir tranche net : il n'y a pas d' « instinct » maternel pour l'espèce humaine (II, p. 366).

La même dureté des propos se retrouve également quant au rapport mère-enfant, mère-fille. Si le rapport mère-fils est ambivalent et équivoque, le rapport mère-fille est complexe, dramatique (II, p. 374). Elle affirme que la fille n'est qu'un double de la mère à qui elle impose sa destinée, dans laquelle elle projette avec un « sadisme capricieux » (II, p. 370) tous ses rêves, une « manière de revendiquer orgueilleusement sa féminité et aussi de s'en venger » (II, p. 301) :

La mère est « une femme insatisfaite : sexuellement elle est frigide ou inassouvie ; socialement elle se sent inférieure à l'homme ; elle n'a pas de prise sur le monde ni sur l'avenir ; elle cherchera à compenser à travers l'enfant toutes ces frustrations. (II, p. 367-368)

Le jugement sur la ménopause est aussi négatif puisque, à son avis, « la femme est brusquement dépouillée de sa féminité et perd, encore jeune, l'attrait érotique et la fécondité d'où elle tirait aux yeux de la société et à ses propres yeux la justification de son existence et ses chances de bonheur ». Les deux chapitres suivants, VII – « La vie en société » et VIII – « Prostituées et hétaires » développent la vie sexuelle des femmes de toutes les catégories sociales, avec des considérations perçantes sur l'importance de la toilette.

Dans tout un chapitre, IX, « De la maturité à la vieillesse » où, menée par son esprit révolutionnaire et avant-gardiste, Beauvoir ne cesse pas de scandaliser la société en se livrant à une analyse très fine de la vieillesse, vue comme une carence sociale. Elle le fera aussi plus tard, de façon encore plus nuancé dans l'essai *La Vieillesse* (1970). Elle y parle de la métamorphose physique et spirituelle des gens qui, une fois âgés, se confrontent à la peur de l'inconnu, aux changements apportés par cette étape de l'évolution. Opposant l'image du sage antique aux cheveux blancs à celle du vieux fou dont on se moque et que l'on abandonne, Simone de Beauvoir provoque un nouveau scandale qui fait que la société se sent offensée à l'égard du traitement des vieillards. Même si elle n'y fait pas référence directe aux femmes âgées, elle les implique dans la condition précaire à laquelle la société les condamne. Leur malheur est fortement accentué par la retraite, parce que : « Vieillir c'est aussi cesser travailler [...] une chute du niveau de vie » [24]. Cet arrêt de fonctionnement suppose une involution, non seulement financière, mais aussi psychologique. Une personne engagée dans certaines activités se sent utile, vive, cependant que la retraite signifie tout cesser, devenir ou se sentir devenir inutile, d'où la frustration. À cet âge-ci, les femmes, plus que les hommes, se confrontent à une baisse des qualités de séduction, donc à une crise accentuée de féminité. Elles doivent apprendre comment franchir cette borne entre l'âge jeune et celui de la vieillesse et comment vieillir d'une belle manière, ne pas se laisser la proie de fantasmes comme le décrit Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe* : « La femme qui vieillit sait très bien qu'elle cesse d'être un objet érotique ; elle essaye d'exagérer sa féminité, elle se pare, se parfume... son agitation devient excentrique, incohérente et vaine. » [25]. Le dernier chapitre de la 2^e partie, « Situation et caractère de la femme », ainsi que la 3^e partie du 2nd tome, « Justification » avec XI – « La narcissiste », XII – « L'amoureuse », XIII – La mystique reformulent sous forme de quintessence (postulats, maximes, syllogismes, etc.) toutes ses idées étayées auparavant : de l'infinie difficulté du « monde féminin » à trouver sa place dans « l'univers masculin » (II, p. 477). Dans le chapitre XIV, « La femme indépendante » de la 4^e

partie, « Vers la libération » se trouvent justement ses solutions féministes : l'indépendance économique, le développement et l'accomplissement des intérêts professionnels, le droit à la jouissance sexuelle pour « s'évader du cachot » et affranchir la condition d'opprimée (II, « Conclusions », p. 635)

Pour faire le point

Dans son essai Simone de Beauvoir réussissait à réécrire une histoire exhaustive de la femme à travers les temps, en remettant en question les stéréotypes et les affirmations péremptoires longuement colportées par les penseurs et les anthropologues. Sa tentative de mettre à mal tous des préjugés mais surtout des tabous qui figeaient la femme dans un destin immuable figée et d'explorer les chemins de leur liberté [26], pour reprendre un titre de J.-P. Sartre est au moins révolutionnaire. Elle allait plus loin encore en proposant un rapport idéal entre l'homme et la femme fondé sur un amour qui trouve son authenticité dans la reconnaissance réciproque de deux libertés : « Le jour où il sera possible à la femme d'aimer dans sa force et non dans sa faiblesse, non pour se fuir mais pour se trouver, non pour se démettre mais pour s'affirmer, alors l'amour deviendra pour elle comme pour l'homme, source de vie et non mortel danger » [27] ou encore « l'union des deux êtres humains est vouée à l'échec si elle est un effort pour se compléter l'un par l'autre, ce qui suppose une mutilation originelle » (II, p. 320). Le mirage de la féminité est un leurre et il serait possible de coexister en tant qu'individualité si tous deux arrivent à bâtir une fraternité existentielle (II, p. 652).

Pour résumer la réception du *Deuxième sexe*, rappelons le propos d'Hourdin qui dégageait le sentiment moyen du lecteur masculin :

Ce livre est magnifique, brutal, impudique, irritant, nécessaire. Il ne cache rien. Il fouille tout. Il dit tout, avec une violence et une colère froides. Il révèle ce que nous savions déjà. Il répète inlassablement ce qu'il était peut-être inutile de dire. Il arrache l'admiration et provoque l'agacement [28].

Vu le retentissement du livre, on peut se demander si Simone de Beauvoir n'a pas pesé plus profondément sur nos idées et nos comportements que J.-P. Sartre. Somme toute, elle a contribué plus que tout autre à l'émergence d'une conscience féminine capable de surmonter la fatalité de sa condition, ce qui est le sens même de l'existentialisme [29]. Que de plus simple que son beau credo : « On écrit à partir de ce qu'on s'est fait être » [30] ? Elle jette elle-même un coup d'œil rétrospectif dans *La force des choses* : « Tous comptes faits c'est peut-être de tous mes livres celui qui m'a apporté les plus solides satisfactions. Si on me demande comment je le juge aujourd'hui, je n'hésite pas à répondre : je suis pour. »

Le style de l'essai est net, dépouillé d'afféterie, les phrases donnent l'impression d'être écrites d'un jet et cela leur donne de la force argumentative.

À présent, étant donné l'évolution des mentalités et les progrès scientifiques certains aspects de l'essai semblent obsolètes. En changeant de paradigme existentiel, toutes les thèses ne sont plus soutenables, mais peu de livres jouissent depuis d'une pareille prise de conscience collective et ont incarné les aspirations avouées, réprimées ou inconscientes d'une si large partie de l'humanité. Aujourd'hui, il est plus cité que lu. Toutes les études qui lui sont consacrées finissent par une invitation à la (re)découverte de cette auteure [31].

Notes

[1] Voir la biographie consacrée par Claudine Monteil, *Simone de Beauvoir, côté femme*, Paris, Timée-Éditions, 2006.

[2] Voir le dossier *Simone de Beauvoir* rédigé par André Durand, disponible sur : <http://www.comptoirilletteraire.com>

[3] Beauvoir le considère comme une institution bourgeoise aussi répugnante que la prostitution lorsque la femme est sous la domination de son mari et ne peut en échapper.

- [4] Le magazine *Paris Match* l'accueillait favorablement : « Une femme appelle les femmes à la liberté ! Simone de Beauvoir, lieutenant de Sartre et experte en existentialisme, est sans doute la première femme philosophe apparue dans l'histoire des hommes. »
- [5] Je ferai référence à Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, tome I – *Les faits et les mythes*, n° 37 et tome II – *L'expérience vécue*, Paris, Gallimard, collection « folio Essais », 1949, 1^{re} éd., renouvelée en 1976.
- [6] André Durand, *Simone de Beauvoir*, disponible sur: <http://www.comptoir litteraire.com>
- [7] En roumain, paraît à Bucarest en 1997, aux éditions Univers, *Al doilea sex*, dans la traduction de Diana Bolcu et Delia Verdeş.
- [8] Voir dans ce sens, Ingrid Galster (éd.), *Simone de Beauvoir : « Le deuxième sexe ». Le livre fondateur du féminisme moderne en situation*, Paris, Champion, 2004.
- [9] Mais après avoir connu la situation des femmes dans l'U.R.S.S. communiste, elle change d'avis.
- [10] Cité par André Durand, *Simone de Beauvoir*, disponible sur: <http://www.comptoir litteraire.com>.
- [11] Claude Lévi-Strauss lui fait une critique d'accueil favorable en affirmant que, du point de vue de l'anthropologie, *Le deuxième sexe* est un ouvrage était pleinement acceptable.
- [12] Ne fût-ce qu'à la lecture des premières pages du livre, l'américaine Nancy Huston s'exclame : « Dix pages à vous faire dresser les cheveux sur la tête, tant est vive l'évocation du cycle menstruel qui s'accomplit dans la douleur et dans le sang, du travail fatigant de la grossesse qui exige de lourds sacrifices, des accouchements douloureux, parfois mortels. », citée par André Durand, *art. cit.*
- [13] *Ibidem*.
- [14] Voir à ce sujet l'étude de G. Bataille, *L'Érotisme*, Paris, Minuit, 1957.
- [15] Beauvoir cite entre autre des féministes avant la lettre comme Jeanne D'Arc, Christine de Pisan (I, p. 228), Marie de Gournay, Olympe de Gouges (guillotinée en 1793).
- [16] Dans ce sens, Simone de Beauvoir cite Balzac, qui, dans la *Physiologie du mariage*, se faisait le porte-parole d'un anti-féminisme bourgeois : « La destinée de la femme et sa seule gloire sont de faire battre le cœur de l'homme » ou pire encore « La femme est une propriété que l'on acquiert par contrat ; elle est mobilière car la possession vaut titre ; enfin, la femme n'est à proprement parler qu'une annexe de l'homme » (I, p. 193)
- [17] Rappelons à ce titre que le destin de la femme était réduit par Hitler aux trois K : « Küche, Kinder, Kirche » (« Cuisine, Enfants, Église »).
- [18] Voir aussi Éliane Lecarme-Tabone, « *Le Deuxième Sexe* » de Simone de Beauvoir, Paris, Gallimard, coll. « Foliothèque », 2008, p. 63.
- [19] Beauvoir a raconté dans *Mémoires d'une jeune fille rangée* la honte qui la consuma le jour où son père apprit qu'elle avait eu ses premières règles : « J'avais imaginé que la confrérie féminine dissimulait soigneusement aux hommes sa tare secrète. En face de mon père je me croyais un pur esprit. J'eus horreur qu'il me considérât soudain comme un organisme. Je me sentis à jamais déçue. », *apud* A. Durand, *op. cit.*
- [20] Citons quelques exemples de réactions extrêmes défavorables : François Mauriac, un ennemi de longue date de Simone de Beauvoir déclarait : « Nous avons littéralement atteint les limites de l'abject » ; « Maintenant, je sais tout sur le vagin de votre patronne ! » lançait-il dans la rédaction des *Temps modernes*. Albert Camus déclara que ce livre est « une insulte au mâle latin ». Julien Gracq dénonçait « la stupéfiante inconvenance du ton du *Deuxième sexe* ». Pierre de Boisdeffre et Roger Nimier rivalisaient de dédain pour « cette pauvre fille névrosée ». Le philosophe Jean Guittou se déclarait « péniblement affecté de déchiffrer à travers cette œuvre la triste vie de son auteur ».
- [21] Sur l'avortement, on a souvent reproché à Beauvoir de s'être laissée influencer par ses choix personnels. Dans le 1^{er} tome, elle avait postulé que l'individu doit l'emporter sur l'espèce, l'esprit sur le corps et le choix sur la contingence. Ce « destin féminin », cette aliénation à la biologie, elle les avait refusés pour elle-même et il est possible que cette décision personnelle se soit reflétée dans l'analyse plutôt négative qu'elle fait de la grossesse, de la maternité et des rapports mères-enfants. Le climat social de cette époque y a joué un rôle important (l'avortement était toujours illégal après guerre, pratiqué dans l'angoisse de la clandestinité, dans des conditions psychologiques humiliantes et physiologiques désastreuses, et parfois mortelles), les statistiques en sont parlantes. L'obsession d'une grossesse non désirée faisait alors partie du paysage sexuel de la plupart des femmes. Le vote de la loi Simone Veil légalisant l'interruption de grossesse a dédramatisé le problème et fait diminuer significativement le nombre des avortements, au point qu'on oublie aujourd'hui le poids de cette angoisse qui compromettait l'épanouissement sexuel des femmes et souvent la vie conjugale elle-même. Le tableau triste que traçait Beauvoir correspondait à la réalité des années '40.
- [22] Beauvoir cite à plusieurs reprises Sophie Tolstoï, pour les vécus du voyage de noces, pour la difficulté de la jeune mariée d'organiser le ménage (II, p. 280-289), pour l'accouchement (II, p.362 et suiv.)
- [23] Simone de Beauvoir *Al doilea sex*, 2^e tome, trad. Diana Bolcu, éd. cit., p. 231 (notre traduction).
- [24] Interview avec Simone de Beauvoir sur *La Vieillesse*, disponible sur : <http://www.youtube.com/watch?v=XHVTky1cmuc>. Pour combattre cet état d'abandon collectif des personnes âgées, Simone de Beauvoir se donne elle-même pour exemple : s'entourer des activités chères à soi-même, ne plus penser au fait qu'on n'est plus jeune et profiter de la vie qui est toujours présente dans le corps et l'âme

- [25] S. Beauvoir, *Al doilea sex*, p. 322 (notre traduction)
- [26] Dans le sillage de ce livre, notons que dans *La Femme rompue*, recueil paru en 1968, qui comprend trois nouvelles : *L'âge de discrétion*, où l'on voit une femme âgée qui est déçue par une société changeante et qui retrouve l'équilibre grâce à son mari ; *Monologue*, pensées d'une mère restée sans sa fille, suicidée et qui ne voit plus son fils ; seule aux jours de Noël, elle manifeste son désir de vengeance et de consolation divine ; *La Femme rompue*, journal d'une femme parisienne, abandonnée par le mari pris dans une relation adultère et qui essaie de trouver un sens à sa vie, porte sur la vie des femmes au cours de leur libération, pendant les années '60.
- [27] *Apud* A. Durand, *op. cit.*
- [28] *Ibidem.*
- [29] Sur les facettes de Beauvoir – écrivaine de l'intime, philosophe, engagée, romancière, voir aussi J. Kristeva (s.l.d.), *(Re)découvrir l'œuvre de Simone de Beauvoir. Du « Deuxième sexe » à « La Cérémonie des adieux »*, Paris, Éd. Le bord de l'eau, 2008.
- [30] Cité en exergue de sa biographie par C. Francis et F. Gontier, *Simone de Beauvoir*, Paris, Perrin, 3^e éd., 2006.
- [31] F. Rétif, *Simone de Beauvoir. L'autre en miroir*, Paris, L'Harmattan, coll. « Bibliothèque du féminisme », 1998, p. 173.

Bibliographie

Corpus

- Beauvoir, Simone de, *Le deuxième sexe*, tome I – *Les faits et les mythes*, n° 37 et tome II – *L'expérience vécue*, Paris, Gallimard, collection « folio Essais » 1949 1^{re} éd., renouvelée en 1976.
- Beauvoir, Simone de, *Al doilea sex*, trad. Diana Bolcu, 2^e tome, Bucarest, Ed. Univers, 1998.
- Beauvoir, Simone de, *L'Invitée*, Paris, Gallimard, 1943.
- Beauvoir, Simone de, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, Gallimard, 1958.

Œuvres critiques

- ****Al doilea sex în 23 de episoade în Femei în țara bărbaților (anthologie)*, trad. Diana Crupenschi, Bucarest, Univers, colecția « Cotidianul », 2008, p. 11-39.
- Bataille, Georges, *L'Erotisme*, Paris, Minuit, 1957.
- Davis, Oliver, *Age Rage and Going Genly, Stories of the Senescent Subject in Twentieth Century French Writing*, New York, Édition Rodopi, 2006, disponible sur <http://books.google.ro>
- Durand, André, Simone de Beauvoir, dossier disponible sur www.comptoir litteraire.com
- Francis, Claude et Gontier, Fernande, *Simone de Beauvoir*, Paris, Perrin, 3^e éd., 2006.
- Galster, Ingrid (éd.), *Simone de Beauvoir : « Le deuxième sexe »*. *Le livre fondateur du féminisme moderne en situation*, Paris, Champion, 2004.
- Kristeva, Julia, Fautrier, Pascale, Fort, Pierre-Louis, Strasser, Anne (s.l.d.), *(Re)découvrir l'œuvre de Simone de Beauvoir. Du « Deuxième sexe » à « La Cérémonie des adieux »*, Paris, Éd. Le bord de l'eau, 2008.
- Lecarme-Tabone, Éliane, « *Le Deuxième Sexe* » de Simone de Beauvoir, Paris, Gallimard, coll. « Foliothèque », 2008.
- Lipovetsky, Gilles, *La troisième femme*, Paris, Gallimard, 1997.
- Mitchell, Juliet, *Psychanalyse et féminisme*, New York, Panthéon Books, 1974.
- Monteil, Claudine, *Simone de Beauvoir, côté femme*, Paris, Timée-Éditions, 2006.
- Rétif, Françoise, *Simone de Beauvoir. L'autre en miroir*, Paris, L'Harmattan, coll. « Bibliothèque du féminisme », 1998.
- Ricouart, Janine, *Écriture féminine et violence*, Paris, Édition Summa Pubs, 1991, disponible sur <http://books.google.ro>
- Rodgers, Catherine, « *Le Deuxième Sexe* » de Simone de Beauvoir. *Un héritage admiré et contesté*, Paris, L'Harmattan, coll. « Bibliothèque du féminisme », 1998.
- Schwarzer, Alice, *Simone de Beauvoir aujourd'hui. Entretiens*, Paris, Éditions Mercure de France, 1984.
- Stjepanovic-Pauly, Marianne, *Simone de Beauvoir. Une femme engagée*, Paris, Éd. du Jasmin, 2007.